

Emmanuel Renault, *o.c.d.*



L'influence  
de sainte Thérèse d'Avila  
sur Thérèse de Lisieux  
*Essai*

*Collection  
Carmel Vivant*

# L'influence de sainte Thérèse d'Avila sur Thérèse de Lisieux

*Essai*

Emmanuel Renault, *o.c.d.*

*Préface de Mgr Guy Gaucher, o.c.d.*

Depuis son livre *Sainte Thérèse d'Avila et l'expérience mystique* (Seuil, 1970) devenu un classique, le Père Emmanuel a continué ses travaux concernant les deux carmélites les plus célèbres, toutes deux Docteurs de l'Église, sainte Thérèse d'Avila la *Madre* et Thérèse de Lisieux, sa fille.

Nous attendions ce nouveau livre qui traite de l'influence de la carmélite espagnole sur la carmélite française. Le Père Renault nous avertit qu'il ne s'agit pas de les comparer mais d'approfondir cette influence qui permet d'aller plus loin dans la connaissance de la vie spirituelle de sœur Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face.

Avec sa méthode rigoureuse, ses citations précises, sa connaissance de la vie carmélitaine et de son histoire, l'ancien assistant des carmélites nous donne encore un livre qui va plus loin dans la connaissance de la sainte de Lisieux dont le mystère pourtant si simple reste inépuisable. Sa méthode demeure : extrême discrétion, prudence, qui ne se fondent que sur les faits et les textes.

Le Père Renault est un chercheur qui n'écrit que lorsqu'il apporte du nouveau, du solide, avec objectivité. De nombreux « thérésiens » l'en remercient et lui en sont fraternellement reconnaissants.

*(extrait de la préface)*

 Éditions du Carmel

Diffusion *Cerf*  
Sodis 8601452  
2009-XI



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sauvegardé<sup>15</sup>. »

En conclusion, les vicissitudes des siècles passés n'ont en rien entamé la substance et la vitalité du charisme thérésien que Thérèse a trouvé en entrant, le 9 avril 1888, dans le carmel de Lisieux. Il est donc certain que l'influence exercée par sainte Thérèse d'Avila sur Thérèse de Lisieux reflétera fidèlement celle que la *Madre* avait exercée sur ses filles au temps même où elle vivait au milieu d'elles. C'était bien là tout ce que Thérèse désirait.

Au sujet de la Réforme du Carmel opérée par la Sainte, rappelons son intention première :

*« Vous avez vu, mes filles, la grande entreprise que nous prétendons accomplir (...). Donc, si nous tâchons d'observer scrupuleusement notre Règle et nos Constitutions, j'espère que le Seigneur écoutera nos prières ; je ne demande rien de nouveau, mes filles, mais d'observer les engagements de notre profession, puisque telles sont notre vocation et notre obligation. » (Chemin de la Perfection, ch. 4,1)*

Il est évident que la *Madre* ne demandait pas à ses filles d'observer seulement et « scrupuleusement » la Règle et les Constitutions. Elle s'est employée, animée d'un zèle ardent pour le salut des âmes, de leur rappeler dans tous ses écrits, le but de sa Réforme : *prier pour les prêtres et tendre à la perfection de l'amour de Dieu et du prochain*. À vrai dire, ce n'est pas seulement par ses écrits, mais surtout par sa présence, par le rayonnement de sa personne et de son exemple, qu'elle a communiqué la flamme de son amour de Dieu et de son zèle pour le salut des âmes. Il n'en a pas été autrement encore au temps de Thérèse, dans ce carmel si profondément thérésien, comme l'était celui de Lisieux. C'est pourquoi, nous avertit un auteur moderne :

*« Rechercher uniquement dans les écrits et sur le plan strictement intellectuel l'influence de sainte Thérèse d'Avila sur sainte Thérèse de Lisieux est une erreur de perspective que nous commettons aisément, nous qui connaissons la Réformatrice du Carmel surtout par ses traités. C'est oublier que Thérèse de Jésus est avant tout Mère, et qu'elle n'écrivit que pour remplir une fonction particulière de sa maternité.*

*Or la fonction essentielle de la Mère est de contribuer à la production et au développement de la vie. Son influence se situe donc dans les régions profondes de la vie d'où jaillissent les comportements intérieurs, les modes naturels d'être et d'agir<sup>16</sup>. »*

En entrant au carmel de Lisieux, Thérèse y a trouvé, non seulement le cadre de vie contemplative qui lui convenait tout à fait dans son désir de don total et de perfection d'amour, de silence, de solitude avec une discipline austère, mais aussi une ambiance de convivialité fraternelle toute pénétrée par la présence vivante de sainte Thérèse d'Avila qui y était vénérée, non pas tant comme la Réformatrice que comme la Mère présente à toutes ses filles et que l'on appelait : « Notre Mère sainte Thérèse ».

C'est ainsi que l'influence de sainte Thérèse d'Avila s'est exercée sur Thérèse d'abord par l'autorité de ses textes législatifs élaborés par elle en tant que Réformatrice et dont l'approbation par l'Église représentait la Volonté de Dieu sur le Carmel Déchaussé.

Influence qui s'est exercée aussi par l'ascendant, de plus en plus affirmé en France<sup>17</sup> de sa « sainteté séraphique » et de l'éminence de sa doctrine qui faisaient d'elle une Maîtresse de vie contemplative incomparable.

Enfin, elle était bien, indiscutablement, la Mère par

excellence à laquelle chacune de ses filles pouvait s'adresser, indépendamment de la Mère Prieure, avec la confiance de trouver auprès d'elle la compréhension, le réconfort ou le conseil qu'on en attendait. La connaissance du cœur humain, l'humanité, l'humour, le charme de la *Madre*, en faisaient une véritable Mère de famille, selon la conception typiquement thérésienne de la vie communautaire carmélitaine.

Nous verrons comment Thérèse a su bénéficier de ces différentes formes d'influence que sainte Thérèse d'Avila a pu avoir sur elle. Pour le savoir, nous nous en tiendrons principalement aux citations explicites qu'elle a fait de ses écrits, ainsi que de tout ce qui lui a été rapporté de la *Madre* de manière vivante et directe. Nous suivrons le plus possible l'ordre chronologique dans lequel Thérèse a reçu, pensé et vécu toutes ces informations au cours de son évolution à travers les années. Nous avons aussi tenu compte du contexte existentiel dans lequel ces citations, réminiscences ou faits personnels et communautaires, sont apparus dans la vie de Thérèse. Car il est certain que :

« *La doctrine de Thérèse ne s'est pas formée par une réflexion livresque mais par une prise de conscience d'une expérience personnelle*<sup>18</sup>. »

Enfin, nous nous sommes limités à analyser uniquement la nature et l'importance de cette influence de la Sainte d'Avila sur Thérèse, sans chercher à discerner ce que d'autres auteurs, tels que *l'Imitation de Jésus-Christ*, l'Abbé Arminjon, le P. Surin ou saint Jean de la Croix ont pu aussi lui avoir inspiré, afin de mettre davantage en lumière ce que Thérèse doit réellement à sa sainte patronne.

D'autre part, notre recherche a dû être limitée par Thérèse elle-même, en ce sens qu'elle a voulu expressément les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mois suivant, après les célébrations du troisième centenaire de la mort de sainte Thérèse, sœur Agnès lui écrira :

« Je prie le bon Jésus de rendre ma petite Thérèse une autre sainte Thérèse, à cela près qu'elle n'aille pas chercher le martyre sur les chemins » (LC 4 novembre 1882).

Elle aura sans doute expliqué à Thérèse cette allusion au projet de la petite Teresa d'aller, avec son frère Rodrigo « au pays des Maures, en mendiant pour l'amour de Dieu, afin qu'on nous décapite là-bas » (V 1,4).

Durant cette même année 1882, le 13 octobre, Thérèse a reçu de sa sœur Léonie une image représentant sainte Thérèse avec l'Enfant-Jésus lorsqu'il lui est apparu dans le cloître en disant « Je suis le Jésus de Thérèse » et, en exergue, ce simple commentaire « Comment sainte Thérèse aimait Jésus<sup>27</sup> ».

De sœur Saint-Jean de la Croix, cette même année du troisième centenaire, elle recevra une image illustrant à nouveau la « Fugue de sainte Thérèse d'Avila enfant et de son frère<sup>28</sup> ».

C'est donc par petites touches, à partir de l'entrée de Pauline au Carmel en 1882 et les années suivantes, que Thérèse a été initiée à la connaissance concrète de la vie et de la personne de sa sainte patronne.

Il nous est donné d'en constater les effets. En effet, à la rentrée d'octobre 1885, Thérèse qui avait repris le chemin de l'Abbaye, a eu à faire un devoir d'écriture, datée par elle-même du 8 février 1886. Il s'agissait d'un exercice de calligraphie dans lequel elle devait tracer les lettres de l'alphabet, minuscules et majuscules en transcrivant, à son choix, des textes de quelques auteurs spirituels. On ne s'étonnera pas de la voir citer, en premier lieu, un texte de *L'Imitation de Jésus-Christ* : « Tout paraît nu et à découvert aux yeux de Dieu<sup>29</sup>. » Ensuite la pensée

célèbre de saint Augustin : « Aimez et faites tout ce que vous voudrez. » Viennent alors deux textes d’auteurs carmélitains, l’un *Souffrir ou mourir*, qu’elle savait être de sainte Thérèse d’Avila pour l’avoir vu et lu dans la chapelle du carmel lors des festivités du troisième centenaire de la mort de la Sainte (voir p. 6) et, en dernier, écrite en lettres majuscules, la devise de saint Jean de la Croix : « Seigneur, souffrir et être méprisé<sup>30</sup>. »

## **Les Petites fleurs**

Parmi les sources d’initiation à la doctrine de sa sainte patronne, il faut en signaler une à laquelle on n’a guère prêté attention et qui, pourtant, a joué un rôle non négligeable dans sa formation thérésienne avant son entrée au Carmel.

Il s’agit de deux petits volumes reliés en feuillets de quatre pages, de dimension réduite, qui paraissaient par séries de 30 numéros depuis 1881 et que Pauline avait rapportés de la Visitation du Mans.

Ces textes intitulés *Petites fleurs ou Extraits de la doctrine des saints*, consistaient en une Anthologie composée par l’Abbé Bourbonne, Aumônier de la Visitation à Paris, rue Denfert Rochereau (voir DE 16.7.3. et p. 476).

Thérèse, qui les avait gardés en sa possession, les avait compulsés avec la même avidité de vie spirituelle qu’elle mettait à lire *L’Imitation de Jésus-Christ*. Ainsi, un mois avant de rejoindre sœur Agnès de Jésus au Carmel, elle lui écrira : « Je ne suis pas parfait mais je veux le devenir », citation de saint Augustin qu’elle a pu lire dans le feuillet n° 88 des *Petites Fleurs* (voir LT 45 du 27 mars 1888).

Dans le feuillet n° 74, intitulé « Avis de sainte Thérèse », elle a trouvé cette pensée : « L’amour attire l’amour », qu’elle citera

dans son dernier manuscrit (MC 35r).

Malade à l'infirmierie, elle citera encore de mémoire ce passage : « Les saints des derniers temps surpasseront autant ceux des premiers que les cèdres surpassent les autres arbres. » (DE le 16.7.3 et p. 476)<sup>31</sup>

Ne serait-ce pas dans ce même feuillet 74 qu'elle aura eu une sorte de confirmation de la grâce de sa première communion :

*« Ayez toujours un grand désir de souffrir pour Jésus-Christ en toutes choses et dans toutes les occasions qui se pourront trouver » ?*

Désir et disposition habituelle que sa lecture des écrits de la *Madre* ne fera que confirmer.

Notons encore cet autre « Avis » de Teresa qu'elle appliquera aisément :

*« Dans ce chemin de l'oraison, il faut marcher avec liberté, se remettant entièrement entre les mains de Dieu ».*

De plus, avant d'avoir eu en mains le *Chemin de la Perfection*, elle en aura eu un long passage dans le feuillet n° 24, qui reproduisait, librement, le commentaire du Notre Père extrait du chapitre 28 des écrits de la *Santa*.

## **Madame Papinau**

Thérèse s'était retrouvée seule à la rentrée d'octobre 1885 à l'Abbaye, parce que Céline avait terminé ses études. Avant la fin du second trimestre, elle était tombée malade de chagrin et M. Martin a dû la reprendre à la maison, entre le 27 février et le 15 mars 1886.

« Je sortis donc de l'Abbaye à l'âge de 13 ans et continuai mon éducation (...) chez Mme Papinau. » Cette « bien bonne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de ne pouvoir lui rendre visite à l'infirmierie, elle reprendra, presque mot pour mot, la parole de Teresa en écrivant :

« *Le Bon Dieu [...] Lui seul est parfait, Lui seul doit nous suffire* » (LT 250, juillet 1897).

C'est bien ce qu'explicitait le signet de la *Madre*, « Dieu ne change point, à qui possède Dieu, rien ne manque », et également. « Tout passe », qu'elle reprendra, comme nous le verrons. Mais ces trois mots, « Dieu seul suffit », les contenaient tous. Encore une fois, redisons-le, elle en fera le centre de toutes ses pensées, de sa vie.

Pour imiter ses sœurs, elle avait pris comme directeur de conscience le P. Pichon, mais lorsqu'il la laissera en partant pour le Canada, elle ne voudra plus avoir pour se diriger dans la vie spirituelle que le « Bon Dieu tout seul » (MA 44v), « Jésus seul » (MA 26r ; LT 75,20 ; LT 124,47 ; LT 141,47 etc.) ou encore « Lui seul » (MA 32,19 ; 36v ; 38r ; etc.)

La répétition du mot « seul » apparaîtra comme un écho persistant de la parole de Teresa, signifiant qu'à la suite de la *Madre*, elle ne voulait plus désormais compter que sur *Dieu seul*. Ce qu'elle fera, entre autres, lors de la maladie de son père, tandis que ses sœurs cherchaient à se consoler mutuellement<sup>47</sup>.

Mais aussi et surtout, ce mot de la *Madre* signifiait qu'en faisant sienne cette devise de la Réformatrice, avant même d'être entrée au Carmel, elle adoptait pleinement l'orientation essentielle de la spiritualité thérésienne, c'est-à-dire d'une vie entièrement consacrée à la contemplation de Dieu, dans la solitude d'une vie cachée, au service du salut des âmes. C'est cette même orientation spirituelle qu'elle découvrira, plus tard, dans saint Jean de la Croix.

## Le voyage en Italie (4 novembre-2 décembre 1887)

Il est certain qu'en lisant la vie de sa sainte patronne, Thérèse a partagé sans restriction sa vision du monde : la vanité des réalités de la vie d'ici-bas<sup>48</sup>, ainsi que nous le verrons. Néanmoins, Thérèse avait gardé l'indépendance de son jugement, quitte à se rendre à l'évidence des faits, en bonne normande réaliste qu'elle était... et qu'elle restera !

C'est ce qui lui arrivera au cours de son voyage en Italie.

On se rappelle qu'à la vue du sang qu'elle avait imaginé coulant d'une main du Christ crucifié, Thérèse s'était sentie « dévorée de la soif des âmes » (MA 45v). Mais alors, son zèle des âmes était resté limité. En effet :

*« Ce n'était pas encore les âmes des prêtres qui m'attiraient, mais celles des grands pécheurs, je brûlais du désir de les arracher aux flammes éternelles... » (ibid.)*

Cette conviction n'avait-elle pas été renforcée lorsqu'un mois après cette grâce de zèle apostolique, elle avait obtenu, par ses prières, la conversion de Pranzini, un criminel notoire ? « Ma prière fut exaucée à la lettre ! » (MA 46r) ! ... Il était donc devenu évident pour elle que s'employer à sauver les « grands pécheurs », était une tâche importante et urgente. En revanche, prier pour les « âmes des prêtres », comme elle l'avait lu dans l'*Hist*, cela, elle ne pouvait pas le comprendre. La raison de cette intention de prière de la *Madre* lui échappait.

D'abord parce qu'il s'agissait de la « défense de la foi », mise en question par la Réforme de Luther que la *Madre* qualifiait d'« hérésie ». C'est pourquoi Teresa « conjurait » ses filles de prier pour les « défenseurs de l'Église » que sont les prêtres. Elle avait même répondu à l'avance à l'objection de Thérèse en se posant la question : « Pourquoi nous presser ainsi de secourir

ceux qui sont meilleurs que nous ? » (*Hist t. I, p. 339*).

De plus, Teresa avait ajouté une considération à laquelle Thérèse aurait dû être sensible et qui aurait dû la convaincre :

*« Ils doivent fortifier les faibles, encourager les petits [...] il faut donc qu'ils vivent parmi les hommes, qu'ils conversent avec les hommes, qu'ils paraissent dans leurs palais et que, quelquefois même, ils agissent comme eux à l'extérieur. Or, pensez-vous, mes filles, que l'on ait besoin de peu de vertu pour traiter avec le monde, condescendre aux usages du monde et rester en même temps, au fond du cœur, non seulement éloigné du monde, mais ennemi du monde, pour vivre sur la terre comme en exil, enfin pour être, non des hommes mais des anges ? »* (*Hist t. I, p. 340*)

Mais cette argumentation de la Réformatrice ne pouvait toucher Thérèse. En effet, toute la famille Martin avait pour les prêtres une estime qui confinait à de la vénération. Dès lors, comment aurait-elle pu devoir prier pour ceux qu'elle considérait, presque, comme des anges ?

Le fait est que, vivant pratiquement à part dans une petite ville de province où aucun scandale concernant des prêtres n'avait éclaté, la famille Martin n'avait, en réalité, aucune connaissance véritable des « affaires » du monde et, en particulier, de la vie des prêtres.

*Au Procès Apostolique, sœur Geneviève déclarera, à propos de son père : « Son respect pour les prêtres était si grand que je n'en ai point vu de pareil. Je me souviens qu'étant petite, je me figurais que les prêtres étaient des "dieux", tant j'étais habituée à les voir placés en dehors du rang commun. »* (PA p. 256)

Rien d'étonnant si, pour la première confession de Thérèse,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dortoir. Teresa pouvait même recevoir des amies chez elle, par exemple un certain jour, cinq personnes : deux religieuses et trois laïques (*Hist t. I, p. 216*).

Tandis que Thérèse occupera une petite cellule qui la contentera parce qu'elle correspondait tout à fait à ce qu'elle souhaitait (MA 69v)<sup>56</sup>.

Intérieurement, quant à l'esprit.

Teresa, dès son entrée, a découvert éblouie, les trésors immenses de la vie religieuse. Elle qui avait été plongée dans les « choses du siècle », à part un court séjour chez les Augustines de Notre Dame de la Grâce à Avila et quelques lectures pieuses, se trouvait tout à coup comblée de grâces intérieurement :

« Dieu transforma la sécheresse de mon âme en une immense tendresse. Tout, dans la vie religieuse, me délectait ; vraiment, lorsque je balayais à des heures naguère vouées au plaisir et à la parure (...), j'éprouvais un renouveau de joie qui m'émerveillait, sans comprendre d'où cela provenait. » (*Hist t. I, p. 57*)

Pour Thérèse, il en a été tout autrement. Elle qui avait fait l'expérience d'une profonde vie d'intimité avec Jésus, se verra dès son entrée plongée dans une profonde nuit intérieure qui durera jusqu'à sa mort, sauf quelques rares exceptions. Elle pourra dire : « *La sécheresse était mon pain quotidien* » (MA 73v).

Nous allons voir que cela ne l'a pas affectée dans sa joie et son application à se mettre au courant de tout ce qu'elle avait à apprendre et à faire dans sa nouvelle vie. À vrai dire, elle s'y était bien préparée, non seulement en s'offrant à la souffrance mais aussi psychologiquement, en lisant attentivement les deux volumes de l'*Hist*.

C'est bien à sa sainte patronne que Thérèse doit d'avoir pu aborder la transition, toujours délicate, d'une vie confortable dans le monde, à la vie austère du Carmel, dans des dispositions intérieures de vérité, à la fois humaines et spirituelles, centrées sur l'essentiel de sa vocation.

Son adaptation à ce nouveau milieu de vie a été si rapide et si parfaite, qu'à peine un mois après son entrée, la Prieure, Mère Marie de Gonzague en dira son admiration : « Pas un mot à lui dire, tout est parfait » (voir sa lettre à Mme Guérin, CG I p. 368-9, note d).

Sa Maîtresse des novices, sœur Marie des Anges, déclarera au Procès Informatif : « La Servante de Dieu avait, dès son entrée au Carmel, une intuition extraordinaire de la sainteté de la vie religieuse et des sacrifices qu'elle impose » (PO p. 410 ; PA p. 368).

### « **Les premiers pas** »

Il lui faudra d'abord faire connaissance avec les différentes parties de la maison : chapelle, réfectoire, salle de récréation, cloître, couloirs etc. C'est ainsi qu'elle a découvert les sentences peintes sur les murs<sup>57</sup>, dont la plupart étaient des citations de sainte Thérèse d'Avila :

Au réfectoire : « Considérez la table du Ciel dont la nourriture est Dieu même » (Avis n° 40 in Bouix t. II, p. 565).

Au dortoir Saint Élie : « Quand j'entends sonner l'horloge, je me réjouis à la pensée que je suis plus près du moment de voir Dieu et j'ai une heure de moins à passer en cette vie » (V 40,20 ; *Hist* t. I, p. 378).

Dans l'escalier qui monte au grenier, on pouvait lire : « Tout passe » (signet de Teresa).

Sous le cloître, à la porte de l'infirmierie où Thérèse rendra le dernier soupir, il y avait une statue représentant sainte Thérèse d'Avila transverbérée par un Ange<sup>58</sup>. De plus, il y avait à l'avant-chœur « un tableau ovale de la Sainte, peint par sœur Agnès.

Au chœur même, au-dessus de la porte de droite, une statue de Thérèse écrivain, la plume à la main (0,80 cm). Au chauffoir, sur la cheminée, une autre statue de la *Madre* écrivain, une plume à la main, un livre dans l'autre (0,70 cm). Au noviciat, un tableau inspiré par celui de Jean de la Misère. Sans oublier la statue de la chapelle, à droite de l'autel, que les carmélites pouvaient voir à travers la grille de communion<sup>59</sup> ».

Enfin, dans sa cellule, elle aura sous les yeux, peintes sur les murs, ces deux sentences :

« *Misericordias Domini in aeternum cantabo* » et « Il y en a, Seigneur, qui vous servent mieux que moi, mais qu'il y en ait qui vous aiment plus et désirent plus ardemment votre gloire, je ne le souffrirai jamais<sup>60</sup> ».

On le voit, la personne de la *Santa Madre* était partout présente dans la maison, comme dans le cœur de toutes ses filles !

D'autre part, il était prescrit dans les *Usages réguliers*<sup>61</sup>, (au ch. VII : « Du Réfectoire »), l'usage suivant : « Un mois avant la fête de Notre Mère sainte Thérèse, on pourra lire quelque'une de ses œuvres » (p. 68).

On y lisait aussi, (au ch. VIII : « De la Récréation ordinaire »), ce texte inattendu : « On ne racontera pas ses songes, Notre Mère sainte Thérèse le recommande expressément » (*op. cit.* p. 100).

La coutume, généralement observée dans les monastères de l'Ordre en France, était de lire le *Chemin de la Perfection* à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

lettre parce que : « je suis en retraite et cela m'est impossible » (LT 64 ; CG I p. 398).

Sa rencontre avec le P. Blino aura donc eu lieu à ce moment de sa formation, à peine six mois après son entrée. Les recherches n'ont pas permis de préciser la date exacte de son entretien avec lui, dont la teneur n'a été rapportée que plus tard, ni d'en garantir la littéralité<sup>77</sup>. Voici le témoignage que Mère Agnès de Jésus en a donné au « Procès Apostolique » après la mort de Thérèse, en rapportant ses propos :

*« Mon Père, je veux devenir une sainte, je veux aimer le bon Dieu autant que sainte Thérèse », dit-elle à un prédicateur.*

Faut-il attribuer à sa lecture des deux tomes de la vie de sainte Thérèse, l'inspiration de ce désir de sainteté ?



*Image que Thérèse avait placée dans sa cellule au carmel*

Il ne semble pas. En effet, elle dit qu'aux Buissonnets, à l'âge de dix ans, en lisant les « récits des actions patriotiques des héroïnes françaises, en particulier celles de la vénérable Jeanne d'Arc, j'avais un grand désir de les imiter, il me semblait sentir en moi la même ardeur dont elles étaient animées. » (MA 32r)

Ensuite, un peu plus tard, le Bon Dieu lui fit « comprendre que ma gloire à moi, ne paraîtrait pas aux yeux mortels, qu'elle

consisterait à *devenir une grande Sainte* » (*ibid.*).

En même temps, elle avait compris que « la vraie gloire est celle qui durera éternellement et que, pour y parvenir, il n'était pas nécessaire de faire des œuvres éclatantes mais de se cacher et de pratiquer la vertu, en sorte que la main gauche ignore ce que fait la main droite » (MA 32r). Des « *œuvres éclatantes* » ? Allusion probable à la Réformatrice du Carmel dont elle était alors en train de lire la vie ?

L'année suivante, à onze ans, lorsqu'elle fera sa première communion, elle sera favorisée de grâces exceptionnelles : « ... le premier baiser de Jésus à mon âme [...] ce n'était plus un *regard* mais une fusion » (MA 35r). À remarquer qu'il devait s'agir là d'une grâce de contemplation infuse que traduit bien le terme classique de « regard », caractéristique du langage des spirituels<sup>78</sup>.

Elle dira qu'à cette époque de sa vie, elle avait eu aussi de « véritables transports d'amour » (MA 52r). Ce qui fera dire à Mgr Combes « *C'est en mystique qu'elle est entrée au Carmel* ».

Dès lors, il est évident qu'elle n'a jamais cessé d'aspirer à la sainteté et sa lecture de la vie de sa sainte patronne n'aura fait, par conséquent, que renforcer et attiser son désir.

C'est ainsi que, quinze jours avant son entrée, reprenant une pensée de saint Augustin, elle écrivait déjà :

« *Je ne suis pas parfait, mais je veux le devenir* » (LT 45 du 27 mars 1888)<sup>79</sup>.

Dans ces dispositions, comment aurait-elle pu rester insensible au défi que semblait lui lancer une déclaration de la *Madre* qu'elle avait sous les yeux, tous les jours, peinte sur le mur de sa cellule :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Enfin, l’expression qui exprimait le fond de sa pensée sur le monde : « le songe de cette misérable vie » (Excl 13,5) ou « La vie n’est qu’un rêve » (Rel 2,5).

On le voit, il y a l’embarras du choix : est-ce la « vie » ou le « songe » que Mère Marie de Gonzague a écrit ? Mais, peu importe, car les deux sont pareillement thérésiens.

En définitive, il faut s’en rapporter à Thérèse elle-même qui a repris à son compte le terme qui traduisait si bien son propre sentiment, en l’utilisant plusieurs fois par la suite dans ses lettres.

Ainsi, à Céline, peu après sa prise d’habit :

« *La vie n’est qu’un rêve, bientôt nous nous réveillerons* » (LT 82 du 28 février 1889), pensée qui évoque ce qu’elle avait pu lire dans la vie de Teresa :

« *Les choses qui passent ne me laissent ni plaisir, ni peine : ma vie à leur égard, est comme une sorte de sommeil et je ne puis en être plus sérieusement affectée qu’une personne sage ne le serait à son réveil d’un songe qu’elle aurait eu.* » (Hist t. I, p. 378)

Quelques mois plus tard, dans une lettre du 21 janvier 1888, elle compare la vie au temps qui s’écoule : « Le temps n’est qu’un mirage, un rêve » (LT 108,10 du 18 juillet 1889). Et encore, deux ans plus tard : « La vie est donc un songe » (LT 130,80 du 23 juillet 1891).

Enfin, dans une Récréation pieuse, « La Fuite en Égypte », elle fait dire à la Sainte Vierge : « *La vie la plus longue n’est qu’un rêve* » (RP 6,9r du 21 janvier 1896).

On le voit, Thérèse partageait la conception de Teresa qui comparaît la vie à un « songe » ou à un « rêve », dans lequel on ne peut trouver aucun appui, ni s’attacher à rien.

En d'autres termes, elle pensait comme la *Madre*, que les réalités de ce monde comparées à celles du Ciel sont de peu de poids et que l'on n'a pas à s'y attacher. Que Thérèse se soit trouvée ainsi pleinement en accord de pensée et de sentiment avec la sainte Réformatrice sur cette conception de la vie en ce monde, a certainement contribué à affermir la confiance qu'elle avait et qu'elle gardera en elle, non seulement vis-à-vis des principes fondamentaux de sa doctrine spirituelle, mais aussi et surtout des conseils pratiques de vie communautaire et fraternelle qu'elle donnait à ses filles.

### **La Prise d'Habit (10 janvier 1889)**

Enfin, elle allait pouvoir revêtir l'habit du Carmel qui représentait pour elle la réalisation de tous ses désirs. La cérémonie devait avoir lieu le 10 janvier 1889. Elle devait être précédée par trois jours de retraite, selon la coutume. Or, ces journées de prière dans le silence et la solitude, ont été pour Thérèse un temps d'épreuve d'une grande intensité.

Nous avons vu que, dès les premiers jours de son entrée au Carmel, elle s'est trouvée plongée dans une sécheresse intérieure totale et continuelle, qui ne l'empêchait d'ailleurs pas de goûter avec bonheur les offices liturgiques. Puisqu'elle était entrée en s'offrant à une vie de souffrances, comment n'y aurait-elle pas consenti ? Mais voilà que cet état de ténèbres intérieures s'est intensifié tout à coup de manière plus profonde. Les quatorze billets qu'elle écrit durant ces trois jours témoignent de la sévérité du « traitement » que le Seigneur lui imposait, ce dont elle était convaincue.

C'est ainsi qu'elle écrit à sœur Agnès de Jésus, sa grande confidente : « Rien auprès de Jésus, sécheresse... sommeil », ajoutant aussitôt : « L'aimer plus qu'Il n'a jamais été aimé !...

Mon seul désir est de faire la volonté de Jésus [...] je voudrais convertir tous les pécheurs de la terre et *sauver toutes les âmes du purgatoire* » (LT 74 du 6 janvier 1889).

C'était la première fois que la pensée du Purgatoire apparaissait sous la plume de Thérèse. Car auparavant, dans le « résumé tel qu'on le retrouve dans le petit carnet de retraite de la Sainte » des leçons de catéchisme de l'Abbé Domin, il n'en est jamais question (voir Mss II p. 22). Elle en aura appris l'existence en lisant la « Cinquième Conférence : Du Purgatoire » de l'Abbé Arminjon (*op. cit.*, p. 193-234).

Mais ce sera aussi par sa lecture de la vie de sainte Thérèse d'Avila dont la sollicitude pour les âmes du purgatoire était si grande que, par sa prière, elle dit avoir obtenu « la délivrance des flammes du purgatoire d'une multitude de trépassés » (*Hist* t. I, p. 373-374). C'est ce que Thérèse cherchera en un premier temps à imiter, pour ne plus guère s'y attacher par la suite. Nous verrons pourquoi.

Ce même jour, elle écrit à sœur Marie du Sacré-Cœur : « Jésus ne lui dit absolument rien » (LT 75 du 6 janvier 1889). L'intensité et la persistance de ces ténèbres l'ont convaincue que cette épreuve, voulue par Jésus au moment crucial de son engagement dans le Carmel, avait une signification particulière pour elle. C'est ce dont elle a pris pleinement conscience, comme le montre sa lettre à sœur Agnès de Jésus, le jour suivant :

« *Il (Jésus) sait bien que s'Il me donnait seulement une ombre de BONHEUR (en lettres majuscules) je m'y attacherais avec toute l'énergie, toute la force de mon cœur, cette ombre Il me la refuse, Il aime mieux me laisser dans les ténèbres que de me donner une fausse lueur qui ne serait pas Lui ! ...* » (LT 76 du 7 janvier 1889)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*extérieures, mais doucement, suavement et la fait s'écouler en Dieu avec un calme délicieux, comme si elle s'endormait entre les bras de l'amour infini. » (Hist t. I, p. 139, note 1)*

On reconnaît là les propres termes utilisés par Thérèse, avec même l'expression des « bras de l'amour infini » que Thérèse reprendra dans sa « Petite Voie ».

Il semble, en définitive, que l'on doive attribuer le silence de Thérèse sur ces deux premières grâces mystiques de « quiétude » et de « vol d'esprit », non seulement à son humilité et à sa difficulté d'en parler, mais simplement à sa conviction que, pour elle, ces grâces n'étaient pas « extraordinaires », puisqu'elles ne ressortissaient pas au genre des « visions, extases, paroles intérieures, etc. », phénomènes extérieurs mystiques dont parlait la *Madre*. D'ailleurs, n'avait-elle pas été favorisée par de « véritables transports d'amour » (MA52r) aux Buissonnets, sans rien d'apparent extérieurement ? Elle n'en avait parlé alors à personne. N'étaient-ce pas des marques d'amour du Seigneur qui, a-t-elle dû penser dans l'innocence de son cœur, n'avaient rien d'extraordinaire ? Qu'ensuite, dans les commencements si difficiles de sa vie au Carmel, plongée dans la nuit noire de l'âme et des épreuves, le Seigneur ait voulu l'encourager momentanément, ne doit pas lui avoir paru chose tellement extraordinaire. En revanche, lorsqu'elle sera touchée par cette « blessure d'amour » si forte, elle se fera un devoir d'en parler. Nous y reviendrons.

Peut-être faut-il aussi mentionner une autre raison de son silence en rappelant que Thérèse, à l'âge de dix ans, avait fait l'expérience de ce qu'il en coûte de livrer à d'autres un secret d'âme ? Elle avait été favorisée d'une grâce survenue extérieurement : le « Sourire de la Vierge ».

Or Marie, sa sœur aînée, à qui elle avait finalement consenti à

confier cette grâce, l'avait racontée aux carmélites qui n'avaient cessé de lui demander des détails sur ce qu'elle avait vu, des questions de curiosité que l'on peut supposer être sur la couleur des yeux de la Vierge ou si Elle avait l'Enfant-Jésus dans ses bras, etc., de sorte que Thérèse, qui n'avait rien vu de tout cela, en était venue à se demander si sa « vision » n'était pas une illusion, une imagination de sa part. D'où cette « peine d'âme » (MA 30v) remplie d'angoisses, de scrupules et de sentiment de culpabilité, qui a changé son bonheur en « amertume » (MA 30v). Elle n'en sera guérie que quatre ans plus tard (le 7 septembre 1887) dans l'église de Notre Dame des Victoires à Paris : « La Sainte Vierge m'a fait sentir que c'était vraiment elle qui m'avait souri et m'avait guérie. » (MA 56v)

On comprend qu'après une pareille expérience, une fois entrée au Carmel, elle ait tenu à garder le silence sur les faits intimes de sa vie intérieure. Elle n'y fera donc exception qu'une seule fois au cours de ses années au couvent, à propos de sa « blessure d'amour » parce qu'il s'agissait, a-t-elle pensé cette fois, d'une véritable grâce « extraordinaire » dont elle devait être rassurée en la confiant à sa Prieure.

Enfin, un an avant sa mort, elle répondra sans réticence aux questions de Mère Agnès, lorsqu'elle estimera ne plus avoir à garder le silence ni à craindre d'indiscrétion en lui faisant ces révélations. D'ailleurs, elle avait été heureuse que Mère Agnès n'ait fait aucun cas de sa confiance sur sa « blessure d'amour », car elle savait de quel discrédit, voire même de suspicions, étaient entourées toutes les grâces mystiques à l'époque en France et dans les carmels eux-mêmes.

Or, Thérèse partageait cette opinion. Elle avait été très impressionnée par sa lecture de la vie de Teresa où la Sainte avait montré que la vie spirituelle elle-même était un domaine où

les illusions pouvaient abonder, sans qu'on puisse les éviter totalement :

« L'inquiétude de Thérèse venait de la crainte de l'illusion, de se tromper soi-même et de tromper les autres »<sup>102</sup>. Cette crainte la tourmentera encore, bien qu'avec moins de force, jusqu'à la fin de sa vie.

Elle se plaindra, par exemple, de « certains traités spirituels où la perfection est montrée à travers mille entraves, environnée d'une foule d'illusions » (LT 226 du 9 mai 1897).

Sa crainte d'être trompée était si grande qu'à la fin de sa vie, lorsque l'amour de Jésus l'avait pourtant envahie totalement au point qu'elle aura le sentiment que c'était Lui qui, en elle, aimait ses sœurs, elle se demandera *encore* si ce n'était pas... « peut-être une illusion ? » (MC 35r).

En entrant au Carmel, elle avait pourtant affirmé<sup>103</sup> : « Les illusions, le bon Dieu m'a fait la grâce de n'en avoir aucune » (MA 69v). Mais elle ne pensait alors qu'aux illusions engendrées par l'attachement aux biens terrestres, auxquelles elle avait échappé.

C'est encore la lecture de l'*Hist* qui lui avait appris aussi le rôle que le *démon* pouvait jouer dans la vie spirituelle car, en réfléchissant ; après coup, à la « maladie » mystérieuse qui l'avait affectée après le départ de Pauline pour le Carmel, elle n'a pas hésité à l'attribuer au démon : « Je suis persuadée maintenant qu'elle était l'œuvre du démon » (MA 28v). Elle dit bien « maintenant », c'est-à-dire après avoir lu la vie de Teresa.

À vrai dire, ce n'est pas tant sa lecture de la 6<sup>e</sup> Conférence de l'Abbé Arminjon : « De l'éternité des peines et de la destinée malheureuse » (*op. cit.* p. 297), qui a persuadé Thérèse de l'action malfaisante, toujours active, des démons dans la vie des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

S'il lui a fallu rédiger trois Manuscrits pour raconter sa vie, en faire une sorte de « relecture » où d'ailleurs l'ordre chronologique des faits n'est pas toujours observé, c'est seulement par obéissance et à son corps défendant<sup>113</sup>, bien que, finalement, semble-t-il, elle y ait pris goût ! Elle y décrit donc les mouvements de la grâce en elle sans chercher à les analyser, de sorte qu'ils surviennent sans qu'on puisse en suivre le cheminement. Si, par exemple, elle se distancie de l'opinion courante sur la Justice de Dieu, ce n'est pas à la suite de quelque raisonnement ou de réflexion sur les données de la Sainte Écriture, mais simplement à partir d'une intuition personnelle, certainement inspirée par l'Esprit Saint.

Sœur Marie de la Trinité, sa novice, lui dit un jour :

*« L'Histoire de ma vie est si intéressante que je vais l'écrire pour ne pas l'oublier ; en la relisant plus tard, elle pourra me faire du bien » – « Gardez-vous de faire une chose pareille, me dit-elle ; d'ailleurs vous ne pouvez pas le faire sans permission et je vous conseille de ne pas la demander.*

*Pour moi, je ne voudrais rien écrire sur ma vie sans un ordre spécial et sur un ordre que je n'aurai pas sollicité. C'est plus humble de ne pas écrire sur soi. Les grandes grâces de la vie ne peuvent s'oublier, elles nous feront plus de bien en les repassant dans notre mémoire, qu'en les relisant sur le papier. » (PO p. 468)*

Cette explication nous permet de comprendre pour quelles raisons elle estimait de beaucoup préférable ne pas écrire ce que l'on vit intérieurement. Il y avait, nous l'avons vu, la *simplicité* de son être intérieur, mais aussi son *humilité* qui lui faisait éviter tout retour sur soi pour éviter des tentations d'orgueil ou de vanité et enfin, sa *délicatesse d'amour* envers Jésus :

*« Tout garder pour Jésus avec un soin jaloux » (LT 95*

Juillet-Août 1889). Car ce sont « *les intimes secrets de notre Époux (...) les secrets du roi* » (MB 1v et 5v).

La *Madre* Teresa, quant à la discrétion à observer sur ce que l'on vit intérieurement, contrairement à ce que l'on pourrait croire, pensait comme Thérèse, c'est-à-dire que les sœurs ne devaient pas chercher à écrire ce qui se passait en elles pendant le temps de leurs oraisons. En effet, en 1578 elle a déclaré à la Prieure de Séville :

*« Je n'approuve pas, ma chère fille, dit-elle à la Mère Marie de Saint-Joseph, que nos Sœurs écrivent ce qui se passe dans leurs oraisons. J'y trouve bien des inconvénients. Quand il n'y en aurait point d'autre que la perte du temps, cela suffit pour enlever à une âme la liberté d'esprit. De plus, on peut se figurer bien des choses qui ne sont pas. Si les grâces qu'elles reçoivent dans l'oraison sont d'un ordre un peu élevé, jamais elles ne s'effacent de l'esprit ; si elles s'en effacent, ce n'était point la peine de les dire. Je vois si bien l'inconvénient d'avoir la tête occupée de ce qu'on doit écrire que j'insiste beaucoup là-dessus. Le plus sûr, c'est de louer le Seigneur de ce qu'Il donne et de se contenter de cela : que l'âme en tire profit, tout est là. »* (Hist t. 2, p. 238)

Thérèse, qui aura lu ce texte, s'en est peut-être souvenue lorsqu'elle affirmera que les « grandes grâces reçues dans la vie ne s'oublient pas ».

Cependant, cette ferme réserve de la *Madre* Teresa concernant la rédaction de ce que l'on vit intérieurement, pose une double question quant à la conduite de ses filles dans les chemins de la vie spirituelle, et à l'exemple qu'elle-même en a donné.

Tout d'abord, il est évident qu'elle ne pouvait pas laisser ses filles s'aventurer dans les voies spirituelles sans leur donner des

conseils pour ne pas faire fausse route, et des critères pour savoir où elles en étaient de leur cheminement vers Dieu. C'est pourquoi, en plus des confesseurs et directeurs spirituels, elle inscrira dans ses Constitutions l'obligation pour chaque carmélite d'aller consulter la Prieure qui la guidera par ses conseils :

*« Toutes les Sœurs iront une fois le mois rendre compte à la Prieure de leurs progrès dans l'oraison, ainsi que la manière dont le Seigneur les conduit ; et sa Majesté lui donnera sa lumière pour les guider si elles ne vont pas bien »* (« Constitutions primitives » n° 41).

Cette disposition particulière des Constitutions primitives de la Réformatrice était dictée par son expérience personnelle. En effet, lorsque dans les premières années de sa vie, elle s'était vue favorisée de nombreuses grâces extraordinaires, tandis qu'elle se sentait encore pécheresse et indigne de tant de faveurs divines, elle a souffert le martyre de n'avoir pas trouvé quelqu'un pour discerner ce qui se passait en elle et la diriger avec compétence et sûreté dans les voies de Dieu.

Sa plus grande crainte n'a-t-elle pas été d'être victime d'illusions ou le jouet du démon ? De plus, elle s'est trouvée en butte aux jugements de l'opinion publique au courant de ses états mystiques. Il lui importait, par-dessus tout, d'être dans la lumière et de faire la Volonté de Dieu. Voilà pourquoi, il lui fallait absolument comprendre ce qui lui arrivait. C'était pour elle une question de vie ou de mort. Telle est la raison principale pour laquelle elle a consulté un grand nombre de spirituels et de théologiens parmi les meilleurs de son temps. Mais encore, poussée par une volonté de lucidité sur elle-même, elle ne s'est pas contentée des conseils et avis de ses directeurs, elle s'est mise à lire une grande quantité de livres, en particulier d'auteurs

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Désormais son cœur, ses pensées, tous ses sacrifices seront consacrés et comme polarisés par ce véritable ministère spirituel qu'elle exercera auprès du P. Roulland dont elle se fera l'attentive et fidèle *collaboratrice*<sup>128</sup>, comme on peut le voir à travers sa correspondance avec lui, que nous ne pouvons analyser en détails ici.

Au sujet de cette correspondance avec ses deux « frères missionnaires », (21 lettres au total, ce qui était exceptionnel à l'époque), Thérèse mettra fortement en garde contre la tentation que d'autres carmélites pourraient avoir de l'imiter en demandant à être, elles aussi, des « sœurs spirituelles » de prêtres :

*« N'importe laquelle écrirait ce que j'écris et recevrait les mêmes compliments, la même confiance. C'est par la prière et le sacrifice que nous pouvons seulement être utiles à l'Église. (...) Au Carmel, il ne faut pas faire de la fausse monnaie pour acheter les âmes. »* (DE 8.7.17)

## **Du rôle de la femme dans l'Église**

Nous ne traiterons pas ici de la *question du sacerdoce ministériel* auquel la Petite Thérèse a pensé, puisqu'elle ne s'est pas posée à sainte Thérèse d'Avila.

Disons tout d'abord que si la *Santa Madre* a maugréé quelquefois contre le fait d'être née femme, elle n'a cependant en rien renié sa féminité, tout en se plaignant d'être faible et sans force.

« Il y a des maux si graves en notre misérable vie, surtout chez les femmes qui sont d'une condition si faible » (F. 7,10 ; 8,6 ; 12,10...), ou encore : « Il me suffit d'être femme pour que tombent mes ailes » (V 10, 8).

Elle n'en a pas moins manifesté des qualités de force et de courage qui lui permettront d'exhorter ses filles à se montrer fortes comme des hommes : « Agissez en hommes de cœur et non comme de petites femmes » (*Hist t. II*, p. 429)<sup>129</sup>.

Thérèse a considéré cette exigence de la *Madre* comme « décisive » pour sa vocation de carmélite. C'est ainsi qu'elle la présentera au P. Roulland en lui parlant de sa « conversion » dans la nuit de Noël 1886 :

« Sans ce changement, j'aurais dû rester encore bien des années dans le monde. Sainte Thérèse disait à ses filles : je veux que vous ne soyez femmes en rien, mais qu'en tout vous égaliez des hommes forts. Sainte Thérèse n'aurait pas voulu me reconnaître pour son enfant si le Seigneur ne m'avait revêtu de sa force divine, s'il ne m'avait lui-même armé pour la guerre. » (LT 201 du 1<sup>er</sup> novembre 1896)

Ne perçoit-on pas là un écho de l'esprit combatif de la *Madre* qui n'hésitait pas à utiliser un vocabulaire guerrier pour parler des combats de la foi ? <sup>130</sup> Si Thérèse n'utilisera que peu de ces termes, (par exemple « conquérir la forteresse du Carmel à la pointe de l'épée », LT 182), on peut se demander si l'influence de cet esprit de la *Madre* ne lui a pas permis de manifester sans complexe son patriotisme, en composant ses saynètes sur Jeanne d'Arc ?

En tout cas, elle fera preuve d'une force de caractère tout aussi notable et non moins extraordinaire que celle de la *Madre*.

Comme elle, Thérèse souffrira du manque de considération dans laquelle on tenait les femmes, y compris de la part du clergé : « Ah ! les pauvres femmes, comme elles sont méprisées ! ... » (MA 66v).

En dépit de cet état de fait, on verra la Réformatrice, à

l'occasion de ses fondations, oser tenir tête à ceux qui faisaient obstacle à ses projets, qu'ils soient administrateurs de la région, supérieurs religieux ou même Évêques... elle ira jusqu'à écrire au P. Général de l'Ordre, le P. Juan Bautista Rubeo :

*« Quoique nous femmes, ne soyons pas aptes à donner des conseils, il nous arrive de tomber juste. »* (LT XCI lettre de février 1576)

Nous avons vu que Thérèse a manifesté une grande liberté d'esprit, comparable à celle de la *Madre*. Est-ce pour cela qu'elle a ressenti davantage qu'elle le « mépris » dont les femmes sont victimes : « si facilement excommuniées en Italie » (MA 66v) ? Elle raconte qu'entrée dans la clôture du couvent des carmes de Santa Maria della Vittoria, « un bon vieux carme » lui fit signe de s'en aller de là et qu'il n'a pas insisté, « voyant qu'il n'avait pas une ennemie devant lui » (MA 66v).

En réalité, le motif véritable pour lequel nos deux Saintes ont souffert de cette discrimination, c'est qu'aucun rôle ne leur soit reconnu dans l'Église, que les femmes n'aient pas le droit à la parole, non pas pour exercer un pouvoir mais pour annoncer la Bonne Nouvelle de l'Évangile à la mesure des dons que le Seigneur leur fait.

C'est ainsi que nous voyons la séraphique Teresa saisie d'un ardent et irrépressible désir de faire connaître au monde entier qui est ce Dieu si grand et si bon dont son cœur brûlait d'amour :

*« Elle s'afflige, si elle est femme, des entraves que lui oppose sa nature qui l'empêche (de faire de l'apostolat) et elle envie beaucoup ceux qui sont libres de proclamer à grands cris qui est ce grand Dieu des Chevaleries. »* (D VI, 6.3)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

déclaré :

« Ah ! que de lumières n'ai-je pas puisées dans les œuvres de Notre P. St J. de la C. ! ... À l'âge de 17 et 18 ans je n'avais pas d'autre nourriture spirituelle. » (MA 83r)

Les termes qu'elle a employés pour dire l'emprise sur elle de cette lecture sont éloquentes ; « *pas d'autre nourriture spirituelle* ». C'est dire que, captivée et comblée par sa lecture des écrits du Saint, elle en était absorbée (elle dira « engouée ») au point de ne plus goûter aucun autre auteur spirituel. Pour elle, saint Jean de la Croix était devenu le seul capable de lui offrir des « lumières » sur son état intérieur et les encouragements dont elle avait besoin à ce moment de sa vie, pour la guider dans sa marche vers les sommets de la perfection.

À vrai dire, ce n'était pas seulement à partir de cette année 1890 de ses 17 ans que Thérèse avait découvert les écrits du Saint. En effet, l'année précédente, dans une lettre à Céline, elle avait déjà cité son *Cantique Spirituel*, (les strophes IX et XI) mais sans le nommer lorsqu'elle a écrit :

« *L'amour ne se paie que par l'amour et les plaies de l'amour ne se guérissent que par l'amour.* » (LT 85 du 12 mars 1889)

Si elle a attendu, pratiquement plus d'un an (le 18 juillet 1890), pour le citer nommément dans une lettre à Céline (LT 109), c'est qu'il lui a fallu tout ce temps de véritable « incubation » pour assimiler sa doctrine<sup>138</sup>.

L'emprise de Jean de la Croix sur Thérèse a été si forte qu'elle semblerait avoir éclipsé celle de la *Madre*. En réalité, sa lecture des écrits du Saint, surtout du *Cantique Spirituel* et de la *Vive Flamme*, est venue parfaire les enseignements de la *Madre* qu'elle n'a d'ailleurs jamais cessé d'aimer et d'imiter.

Nous voyons en effet réapparaître, durant l'année 1893, le nom et la pensée de la *Madre* dans les lettres de Thérèse. Par exemple, elle raconte que, se trouvant dans un grand état de sécheresse où :

*« le bon Dieu ne me demande plus rien. (...), j'ai eu une lumière. Ste Thérèse dit qu'il faut entretenir l'amour. Le bois ne se trouve pas à notre portée quand nous sommes dans les ténèbres, dans les sécheresses, mais du moins ne sommes-nous pas obligées d'y jeter de petites pailles ? »* (LT 143 du 18 juillet 1893)

Elle pourrait avoir lu ce texte dans la traduction du P. Bouix (au t. I, p. 382), mais il semble que c'est plutôt dans un livre très apprécié des carmélites : *La Fille de sainte Thérèse à l'école de sa Mère*<sup>139</sup> où elle a trouvé bien d'autres citations thérésiennes. En effet, dans les « papiers » épars de Thérèse, on a retrouvé de nombreux textes tirés de ce livre, entre autres cinq feuillets contenant 27 citations, intitulées : « Testaments de N. M. Ste Thérèse ». C'est ainsi qu'au n° 18 de ces feuillets, on lit cette citation de la *Madre* :

*« On peut comparer l'amour divin à un grand feu dont l'activité dévorante réclame sans cesse une matière nouvelle. L'âme embrasée de cet amour, voudrait à quelque prix que ce fût, mettre continuellement du bois dans ce feu pour l'empêcher de s'éteindre. Pour moi quand je n'aurais que de petites pailles à y jeter, je serais contente ; très souvent, hélas ! je n'ai point autre chose. »* (op. cit. p. 254)

Ce livre avait l'avantage de contenir des extraits de tous les écrits de la *Madre*, y compris de ses lettres, de sorte qu'il constituait une véritable anthologie de 616 pages des œuvres de sainte Thérèse d'Avila. Il n'est pas étonnant qu'il ait beaucoup servi ; peut-être même que ce livre aura dispensé certaines sœurs

de lire l'intégralité des œuvres elles-mêmes de la *Madre* ?

Dans cette même lettre à Céline où elle se sentait vide de tout sentiment d'amour, Thérèse avait ajouté :

« *Quand je ne sens rien, incapable de prier, de pratiquer la vertu, c'est alors le moment de chercher de petites occasions, des riens.* » (LT 143 du 18 juillet 1893)

N'est-ce pas dans cette anthologie thérésienne qu'elle avait trouvé ces lignes auxquelles elle se réfère visiblement :

« *C'est dans la pratique des vertus, bien plus que dans la ferveur sensible, que consiste la perfection (...) je tâchais alors, moitié de gré, moitié de force, de m'occuper à de bonnes œuvres extérieures.* » (op. cit. p. 155) ? <sup>140</sup>

C'est là qu'elle a retrouvé un terme cher à la *Madre*, qu'elle reprendra pour en faire la base pratique de sa « Petite voie » que sont les « riens » qui remplissent toute vie humaine, offrant des possibilités aux « petites âmes » de les convertir en autant de sacrifices à offrir à Jésus ! C'était de cette manière humble que la *Madre* s'était appliquée à pratiquer la vertu, ne trouvant rien de mieux à faire pour grandir dans l'amour de Dieu :

« ... avec des brins de paille, de simples actes d'humilité, d'abandon, l'étincelle deviendra un incendie » (Hist t. I, p. 130).

Elle en a donné de multiples exemples comme celui-ci :

« *Encore un de mes riens. Voyant toutes mes Sœurs faire des progrès et moi rester en arrière, je m'avisai de ce petit exercice d'humilité : je pliais en secret leurs manteaux, lorsqu'elles étaient sorties du chœur.* » (Hist t. I, p. 362 en note)

Thérèse s'était déjà appliquée, plus ou moins, à imiter ces

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

désir n'a pas d'équivalent chez la *Madre*. À moins de considérer ce désir de Thérèse comme une certaine manière d'imiter encore la sainte Réformatrice, dont l'œuvre continue d'agir dans le monde après sa mort, à travers ses carmels répartis dans tous les pays où ils ne cessent de témoigner de la Présence de Dieu.

### « Fille de l'Église »

« Enfin, je veux être fille de l'Église comme l'était notre Mère Ste Thérèse et prier dans les intentions de notre St Père le Pape » (MC 33v).

Ces lignes de Thérèse, écrites à la fin de sa vie (trois mois avant sa mort), exprimaient le tout de sa vie : « Voilà le but général de ma vie » (*ibid.*). Elle avait bien conscience de devoir à sainte Thérèse cette orientation spirituelle du salut des âmes en priant pour les prêtres, « sans oublier de prier pour tous » mais voilà qu'elle ambitionnait aussi de lui ressembler en étant « fille de l'Église comme l'était notre Mère Ste Thérèse ».

Que voulait-elle dire ? Était-ce d'avoir été comme Teresa, fille obéissante et respectueuse de toutes les lois de l'Église, ou bien « fille de l'Église » en ayant eu la grâce d'avoir été pleinement membre de la communauté ecclésiale ?

À laquelle de ces filiations ecclésiales pensait Thérèse en désirant être comme la *Madre* ? Il faut tout d'abord se demander quelle était la conception que la Réformatrice se faisait de l'Église.

Il est étonnant que Teresa, si bien informée par les meilleurs théologiens de son temps des dogmes essentiels de la foi chrétienne, n'ait pas eu d'enseignement théologique sur le mystère de l'Église, car on ne trouve nulle part dans ses écrits un exposé doctrinal sur le sujet, alors qu'elle a osé le faire sur le

mystère de la Sainte Trinité, avec d'ailleurs une admirable sûreté doctrinale<sup>158</sup>.

Il existait bien, à l'époque, quelques études sur l'Église dans l'Écriture ou les Pères de l'Église et des questions diverses débattues dans les Universités, mais il n'y avait encore aucun traité dogmatique de théologie sur le mystère de l'Église ! Ce n'est donc pas par des entretiens ou des lectures que Teresa a pu s'en faire une idée.

Par conséquent, c'est par petites touches, à travers une expérience à la fois historique et spirituelle des événements et quelques prises de conscience, que la Réformatrice est parvenue à une connaissance qui s'est révélée finalement profonde du mystère de l'Église<sup>159</sup>.

Nous ne pouvons développer ici les étapes de sa découverte, du moins pouvons nous en signaler les moments principaux.

La première lumière qu'elle ait eue, dès les premières années de sa vie, a été la perception de l'Église comme « mystère eschatologique ».

En effet, les premières touches de l'amour de Dieu qu'elle a reçues, en lui faisant goûter les délices de l'intimité divine, lui ont fait vivre une sorte d'anticipation du bonheur du Ciel. Elle en était venue à se mouvoir dans le monde surnaturel comme s'il lui était connaturel, au point de considérer que « ceux qui vivent là-haut (...) sont les vrais vivants » (*op.cit.* p. 90). Thérèse n'a-t-elle pas aussi considéré ses petits frères et sœurs morts en bas âge comme des vivants proches d'elle ? (Voir DE 27. 5. 9. ; 29.6.1 ; 4.6.1. ; 8.7.11. etc.).

En personne réaliste et bien équilibrée, bien qu'absorbée par le désir et la pensée du Ciel, la *Madre* Teresa était toujours demeurée à l'écoute des autres. C'est ainsi qu'elle a découvert, à

travers les événements de son temps, la nature sociale de l'Église avec son organisation, comme « Communauté des baptisés » avec le « Magistère de l'Église » et le rôle des prêtres « défenseurs de l'Église », enfin l'Église du « Christ crucifié ».

On peut dire qu'« Elle a vécu le mystère de l'Église plus qu'elle ne l'a réfléchi » (*op. cit.* p. 108).

C'est principalement cet aspect de vie intérieure mystique qui dominera dans le cœur de la Sainte en communiant par la souffrance à la Passion du Christ pour le salut du monde. Elle vivra « les grandes nécessités de l'Église » tout à fait « comme un événement intérieur, un véritable drame permanent de souffrance et de sollicitude pour l'Église » (*op.cit.* p. 102) qui aboutira au sentiment douloureux et passionné de sa solidarité avec les pécheurs. N'est-ce pas cet aspect qui a le plus influé sur Thérèse ?

Il est émouvant de voir comment Teresa jeune fille, entrée au carmel de l'Incarnation pour sauver son âme de l'enfer : « j'avais bien mérité l'enfer » (V 3, 6), est arrivée, à la fin de sa vie, à se considérer comme une pécheresse au milieu des pécheurs, sauvée comme eux par la grâce du Christ ! Elle en est même venue à prendre leur défense auprès du Seigneur, assimilant son état au leur en s'écriant :

*« Nous oublions vos paroles dans les folies et nos infirmités qui découlent de nos mauvaises actions »* (Excl 3).

Comment cette « vision » du mystère de l'Église qui transparaissait à travers tous les écrits de la Réformatrice n'aurait-elle pas imprégné la pensée et l'esprit de Thérèse, ainsi que nous l'avons signalé en passant ?

De fait, nous en avons vu quelques effets chez Thérèse aux traits que nous avons relevés. Notons l'un d'entre eux, auquel

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

144. Prière et vœu que Thérèse avait déjà exprimés à sa cousine (LT 131 du 17 octobre 1891) et qui... ne seront jamais exaucés ! Que penser de cet insuccès de sa prière, pourtant très fervente, comme aussi dans les cas de l'Abbé Bellière et du P. Loyson ?

145. Mère Geneviève, la fondatrice du carmel de Lisieux dont elle admirait et enviait la sainteté : « Ah ! cette sainteté-là me paraît la plus vraie » (MA 78r).

146. On peut se demander pourquoi Thérèse s'est tournée de préférence vers Jean de la Croix pour la guider dans les voies de la perfection, tout en restant très attachée à sa sainte patronne ? À cause, pourrait-on dire en bref, de la pensée du Saint élevée comme celle de la *Madre*, mais au style plus rigoureux qui convenait davantage à l'état spirituel de sécheresse permanente de Thérèse.

Cependant, lorsque Thérèse sera parvenue à la perfection de l'amour, les écrits, tant ceux de la *Madre* que ceux de Jean de la Croix et de tout autre auteur spirituel (« même le plus beau et le plus touchant »), ne lui diront plus rien, seules « l'Écriture Sainte et l'*Imitation* viennent à mon secours » (MA 83v).

147. Voir Conrad DE MEESTER, *op. cit.*, p. 67, note 86.

148. RP 6 (2<sup>ème</sup> acte, Scène 4) in *Théâtre au Carmel*, Cerf, 1985, p. 223-234.

149. Voir la note rédigée par sœur Geneviève à ce propos : DE p. 722.

150. PN 54, p. 242-248.

151. Voir en particulier :

– Mgr André COMBES, « Marie pour sainte Thérèse de Lisieux » in *Teresiana*, 1970, Paris, Vrin, p. 359-408.

– P. Tomas ALVAREZ, « Maria Madre y Modelo desde la experiencia mariana de Teresa de Jesus », in *Estudios Teresianos del Monte Carmelo*, Burgos, 1996, p. 373-385.

152. Effectivement ; Teresa, dans une lettre à Don Pedro de Castro y Nero du 19 novembre 1581, écrivait à propos de son *Autobiographie* : « J'ai intitulé ce livre Les miséricordes de Dieu » (lettre CCCLXXXVIII du 19 nov. 1581). Voir THÉRÈSE D'AVILA, *Correspondance*, DDB, Paris, 1959, p. 761.

153. *La Petite Mère de sainte Thérèse de Lisieux, Mère Agnès de Jésus*, *op. cit.*, p. 42.

154. PN 48, str. 5,7.

155. Voir les *Concordancias de los escritos de Santa Teresa* qui les signalent 188 fois ! (Editoriales o.c.d., Roma, 2000, t. I, 1482 p. ; t. II, 3054

p.)

156. Mgr Combes pourra conclure que c'est « l'amour qui a sauvé sa foi ». Voir son *Introduction à la spiritualité de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Vrin, Paris, 1948, p. 157.

157. Voir Emmanuel RENAULT, « Le désir de mourir chez Thérèse d'Avila » in *Supplément de la Vie Spirituelle*, n° 146 (sept. 1983), p. 299-402.

158. Parmi les *Relations* ou compte-rendus de ses états d'âme à ses confesseurs, Teresa a ajouté des grâces diverses (notées sur des bouts de papier) dont cette vision remarquable de la Sainte Trinité, le 22 septembre 1572, appelées « *Mercedes ou Cuentas de conciencia* », traduites en français « Faveurs de Dieu » in THÉRÈSE D'AVILA, *Œuvres complètes*, par Marcelle AUCLAIR, DDB, 1964, p. 553-554.

159. Voir E. RENAULT, « Le mystère de l'Église chez Thérèse d'Avila », in *Sainte Thérèse d'Avila. Contemplation et renouveau de l'Église*, Éditions Universitaires, Fribourg, 1986, p. 85-109.

160. Mais Mère Marie de Gonzague se refusera à appliquer ce Décret. Sur la question débattue de son désir de garder en elle la Présence sacramentelle, voir (« Prières » p. 95-96), PO p. 158-159, PA p. 165.

161. 161. Le Cardinal Ch. Journet a fait remarquer qu'il ne faut pas chercher chez Thérèse de Lisieux une ecclésiologie, mais une connaissance vécue, une expérience de ce qu'est l'Église. Voici une bibliographie sommaire :

– Ch. JOURNET, « L'Église telle que la pense et la vit sainte Thérèse de Lisieux », in *Carmel*, n°1 (Janv. Fev. Mars 1957), p. 16-27.

– P. BLANCHARD, « Thérèse et l'Église », in *VT* n° 12 (1966) p. 160-173.

– Conrad DE MEESTER, « Thérèse contemplative et son sens de l'Église », in *VT* n° 43 (juillet 1971) p. 133-144.

– J. LAFRANCE, « J'ai trouvé ma place dans l'Église », in *VT* n° 54 (avril 1974) p. 102-115.

– Ph. VERCOUSTRE, « Le sens de l'Église chez sainte Thérèse de l'E.J. », in *VT* n°5 (Juillet 1975) p. 199-206.

– P. DESCOUVEMONT, « Thérèse et l'Église », in *VT* n° 177 (Janv. Mars 2005) p. 7-23.

– D. CHARDONNENS, « L'Église, communion des saints. L'apport de Thérèse de Lisieux à l'écclésiologie », in *L'apport théologique de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, Recherches carmélitaines 1*, Éd. du Carmel, 2000, p. 203-243.

– F. GIRARD, *J'aime l'Église : prémices ecclésiales chez Thérèse de*

*l'Enfant-Jésus, Parole et Silence*, Éd. du Carmel, 2000, 371 p.

162. Voir *Le Banquet sacré ou l'Idée d'une parfaite Carmélite*, Albi, Imprimerie S. Robière, 1844, p. 237.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*avec moi. Un génie spirituel, Thérèse de Lisieux*, Éditions du Carmel, Toulouse, 2015, troisième édition, 182 p.

– « Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, Docteur de la vie mystique » in *Thérèse de l'Enfant-Jésus. Docteur de l'amour*, Éditions du Carmel, Venasque, 1987, p. 85-192.

DE MEESTER Conrad, *Dynamique de la confiance. Genèse et structure de la « voie d'enfance spirituelle » de sainte Thérèse de Lisieux*, Cerf, Paris, 1995, 586 p.

Mère JEANNE-MARGUERITE , *Le Banquet Sacré ou L'Idée d'une parfaite Carmélite*, Imprimerie de s. Rodière, Albi, 1844, 716 p.

MÈRE THÉRÈSE DE SAINT-JOSEPH , *La Fille de sainte Thérèse à l'école de sa Mère*, Imprimerie Dubois-Poplimont, Reims, 1888, 616 p.

PHILIPPE DE LA TRINITÉ , *La doctrine de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus sur le Purgatoire*, Librairie du Carmel, Paris, 1950, 46 p.

PIAT Stéphane, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus à la découverte de la voie d'enfance*, Éditions Franciscaines, Paris, 1965, 408 p.

RENAULT Emmanuel, « Genèse de la vocation au Carmel des deux sainte Thérèse. Esquisse comparative », *Vie Thérésienne*, n° 182 (avril-juin 2006), p. 99-128.

RENAULT Emmanuel, *L'Idéal apostolique des Carmélites selon sainte Thérèse d'Avila*, DDB, Paris, 1981, 180 p.

RIDEAU Émile, *Thérèse de Lisieux, la nature et la grâce*, Fayard, Paris, 1973, 376 p.

SACKVILLE-WESTV., *The eagle and the dove : A study in contrasts : St. Teresa of Avila, St. Thérèse de Lisieux*, Michael

Joseph, London, 1943, 148 p.

SIX Jean-François, « Le Carmel de France au XIX<sup>e</sup> siècle », in *Thérèse de Lisieux au Carmel*, Seuil, Paris, 1973, p. 399 p.

WILHÉLEM F.R., *Dieu dans l'action. La mystique apostolique selon Thérèse d'Avila*, Éditions du Carmel, Venasque, 1992, 363 p.

# TABLE DES MATIÈRES

Abréviations et sigles utilisés

Préface

Introduction

L'initiation de Thérèse

Les Petites fleurs

Madame Papinau

Les lectures de Thérèse

Le zèle apostolique

L'impatience de Thérèse

Le voyage en Italie

Indépendance d'esprit

Les derniers mois aux Buissonnets

Au Carmel

Postulante

« Les premiers pas »

« Direction spirituelle »

Le P. Pichon

Premiers combats

L'Aigle et le « petit oiseau »

Imprégnation thérésienne

Le désir de sainteté

En attendant sa prise d'habit

La Prise d'Habit

Thérèse novice

Vision du monde

Les grâces mystiques

Le zèle apostolique missionnaire

Du rôle de la femme dans l'Église

Action et contemplation

Le Purgatoire

Professe sur les pas de Teresa

Saint Joseph

Les « Miséricordes du Seigneur »

Souffrir et mourir par amour

« Fille de l'Église »

Conclusion

Bibliographie sommaire